

HABITAT HUMANITAIRE

Je reviens d'une mission à Monrovia, capitale du Libéria.

Quelques mots pour ceux qui ne connaissent pas cette capitale aujourd'hui dévastée par plus de vingt années de guerre civile.

Une ville implantée sur un site magnifique, entre océan et fleuve.

Une topographie du type San-Francisco où les rues montantes et descendantes conduisent à autant de points hauts et panoramiques.

Un tissu urbain d'immeubles à quatre ou cinq étages construits à partir du début du vingtième siècle et jusqu'à la fin des années soixante-dix.

Plusieurs ponts relient cette presque-île au continent et l'ont aisément transformée en place forte au temps des rebelles et de Charles Taylor.

Un grand port commercial toujours très actif. Et tous les édifices institutionnels et symboliques d'un état moderne et démocratique : ministères, assemblées, tribunaux, présidence,...

Souhaitons au prochain pouvoir issu des urnes à la fin de l'année 2005 qu'il re-bâtisse Monrovia avec autant d'ambition et d'élégance que les fondateurs de cet état d'Afrique à l'origine très singulière.

Au lendemain de mon arrivée, je suis parti visiter trois camps de réfugiés implantés pour accueillir des populations villageoises chassées par les rebelles. Une visite rendue possible grâce à l'équipe de Oxfam-Libéria.

Ces trois camps (Seigbeh, Wilson et Jahtondo) sont situés à environ une heure de route du centre de Monrovia.

Conçus il y a environ cinq ans, ces camps ont été prévus pour héberger respectivement des populations de 15 000, 25 000 et 10 000 réfugiés.

Population composée essentiellement de femmes et d'enfants en bas-âges.

Ces camps se vident aujourd'hui peu à peu de leur population puisque leur taux d'occupation est tombé à moins de 30%. L'objectif initial était d'abriter provisoirement en sédentarisant le moins possible.

Face à l'exode et à la guerre, il fallait répondre de manière urgente et efficace.

Pour un européen comme moi, relativement ignorant de ces questions, reviennent en boucle les images de guerre et d'exode de 1940 racontées par mes parents et mes grands-parents. Mais la comparaison doit s'arrêter là.

Ici, pas encore de Plan-Marshall. Ce pays, comme beaucoup d'autres en Afrique, n'a toujours pas opéré de véritable révolution industrielle. Il est passé brutalement du statut de « terrain d'aventures » pillé par l'occident à celui de champ d'expérimentation de pas mal d'idéologies nihilistes et destructrices des années soixante.

Beaucoup d'intellectuels considéraient alors l'Afrique comme un vaste laboratoire où pourraient s'exporter nos espoirs,...et nos échecs. Ces mêmes intellectuels avaient oublié de relire « Les racines du ciel » de Romain Gary (Prix Goncourt 1956), texte visionnaire. Mais surtout, et parfois malgré eux, ils contribuaient à entretenir l'idée que l'Afrique post-coloniale restait une « terre vierge » .

Mais pour quels marchés économiques, pour quels modèles de développement, pour quel type de civilisation rurale ou urbaine, pour quelle image de l'homme ?

Mais revenons à notre visite, car dans cet immédiat dramatique, seuls comptent le pragmatisme et le réalisme.

Décrivons brièvement ces lieux puisqu'ils sont tous trois pratiquement similaires dans leur implantation et leur construction.

Une grille orthogonale assez régulière, des centaines de petites unités d'habitat posées sur cette grille, deux ou trois édifices linéaires pour les écoles des petits, un dispensaire médical, un lieu de réunion couvert pour les rassemblements et les fêtes, et bien entendu les systèmes d'assainissement installés et gérés par Oxfam : pompes à eau, latrines, lavoirs, réservoirs d'eau.

Quelquefois, notamment dans le camp Wilson, des initiatives individuelles se greffent spontanément : épiceries, échoppes de vêtements, vidéo-clubs, ateliers de réparation mécanique.

Les unités d'habitat sont toutes identiques : une surface habitable d'environ 6 M2 augmentée d'une sorte d'entrée couverte de 2 M2. Un plan rectangulaire de 4,00 m X 2,00 m. Quatre murs constitués d'un lattis de bois croisés remplis de terre séchée. Une toiture à 2 pans de feuilles de palmier recouverte d'une bâche plastique « UNHCR ».

Répetons-le : 90% de la population est constituée de femmes et d'enfants. Les hommes sont absents, disparus à la guerre, partis à la ville.

Ces visites ont provoqué chez moi une réaction très contrastée.

A priori, je peux comprendre et admettre que ces camps répondent à une situation catastrophique provoquée par l'enchaînement bien connu des processus guerriers : d'abord guerres dans les campagnes (rasias, violences, pillages, destructions), puis guerres péri-urbaines (attaques des routes, des aéroports et des réseaux de communication) et au final guerre urbaine (destruction des symboles du pouvoir et destruction des institutions).

Il fallait donc organiser en toute hâte des lieux d'hébergement pour ces populations rurales déracinées et jetées sur les routes. Ne rien faire aurait très certainement abouti à plus de victimes, plus de violences et encore plus de famine.

Il n'est pourtant peut-être pas inutile de soulever quelques questions sur notre responsabilité d'occidental à perpétuer ainsi ce qu'il faut bien appeler un « imaginaire des camps ».

Qui décide de l'échelle de ces camps de réfugiés?

Qui en trace le plan et pourquoi adopter un tracé aussi sinistre ?

Qui impose une telle monotonie et une telle uniformité pour cet habitat ?

Qui met en œuvre une technique aussi archaïque et aussi peu performante?
Qui parque ces populations dans un univers dénué de toute humanité et de toute dignité ?

Je l'ai mentionné : les bâches plastiques qui recouvrent les toitures en feuilles de palmiers sont frappées du sigle « UNHCR ».

Nations-Unies : institution universelle qui travaille à bâtir partout la paix et la fraternité, casques bleus qui désarment et pacifient, avions blancs qui transportent les matériaux nécessaires à l'édification des démocraties.

Les avions sont américains, les 4X4 sont japonais, les médecins sont français.

Ainsi, dans beaucoup de domaines, les Nations Unies utilisent ce qu'il y a de mieux.

Mais pour quelle raison la question de l'habitat, même d'urgence, resterait-elle le parent-pauvre de l'action humanitaire ?

Pourquoi ne pas utiliser là-aussi ce qu'il y a de plus performant : des techniques d'habitat léger et facilement transportable, des solutions d'urbanisme plus vivantes et plus organiques, des bâtiments durables et qui symbolisent un avenir à reconstruire.

Les camps de réfugiés, certes aménagés dans l'urgence mais à partir de solutions techniques élaborées très en amont, seraient alors bien différents et à l'image d'un développement moderne et humaniste.

Personne ne croira que l'ONU ne réfléchit pas sur ces questions et n'est pas en mesure d'y consacrer les moyens nécessaires.

Les ONG, elles non plus, ne peuvent faire l'économie de cette réflexion sur les formes et les modèles d'habitat que nous exportons.

L'Action Humanitaire est aujourd'hui un concept relativement compris et partagé par tous : soins médicaux, denrées alimentaires, luttés contre les pandémies, hygiène, maîtrise des ressources en eau.

L'Habitat Humanitaire devrait également faire partie de nos priorités et de nos réflexions.